

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3010.

SAMEDI 28 AOUT 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE GÉNÉRAL DE POUYDRAGUIN

— Le général de Pouydraguin commande avec la vaillance, que maints succès attestent déjà, la division d'alpains qui a tant contribué à la réoccupation d'une partie de l'Alsace par les Français. On sait que c'est à un bataillon d'alpains que vient d'être confiée la garde du drapeau des chasseurs à pied, décoré de la Légion d'honneur pour l'héroïsme du 10^e bataillon à Solférino, de la Médaille militaire pour la prise du premier drapeau allemand, au cours de la guerre actuelle, à Saint-Blaise, le 14 Mai 1914, et de la Croix de guerre tout dernièrement.

(Voir nos autres photographies page 132 et l'article page 142.)

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LE RIRE DES TRANCHÉES

Les Boches n'en sont plus à compter leurs déceptions. Ils sont redevables des plus cruelles à leurs *professors*, à ces psychologues aveuglés de pédantisme, qui, du haut de leurs lunettes en simili-or, leur répétaient, depuis des années, qu'on pouvait, sans danger, se ruer sur la France, que le triomphe était assuré et facile, ce pays dégénéré étant complètement pourri, incapable d'un effort prolongé, et si profondément « névrosé », qu'il s'écroulerait au premier choc.

Or voilà que les « névrosés », ce sont eux, les Boches. Ils tiennent encore, et solidement, par discipline, par peur des revolvers de leurs chefs, par habitude de passivité et d'obéissance ; mais, manifestement, « le cœur n'y est plus ». Des hommes qu'on est obligé de griser d'éther avant de les lancer au combat, qu'on doit parquer, comme du gibier, derrière des treillages en fil de fer électrocuteur afin qu'ils ne désertent pas, qui geignent comme des enfants malades au fond de leurs taupinières boueuses, et qui profitent de toute occasion pour lever les bras en criant : *pardon, kamerad* ! ces gens-là sont à bout de nerfs et de résistance morale. Il serait téméraire de les croire définitivement vaincus ; leurs officiers les utiliseront encore, comme ils utilisent des machines meurtrières ou des sacs à terre ; mais il est incontestable que si on laissait tous ces pauvres diables libres de rentrer chez eux, si on ne gardait plus, sur le front, que les volontaires, l'immense majorité des troupes impériales déposerait les armes et retournerait sans scrupules à ses foyers. « Comme des chiens qu'on fouette » est une expression familière mais qui peint admirablement le genre d'entrain que les soldats du kaiser témoignent pour la guerre, depuis que les marches rapides et victorieuses ont pris fin et que deviennent rares les occasions de lucratifs pillages et les espoirs de riches butins.

Chez nous, ça été tout le contraire. Tous nous nous rappelons les jours de la mobilisation, les mines graves et résolues de nos pioupious en route pour la frontière, les mines soucieuses aussi de ceux qui laissaient derrière eux tant d'êtres et de choses qui leur tenaient au cœur : les heures de la retraite furent dures ; les premiers enfouissements dans des tranchées creusées sans enthousiasme parurent plus pénibles encore ; nos hommes étaient dérouterés par cette guerre souterraine, si différente de ce qu'ils attendaient. Et puis, rapidement, par un miracle d'atavisme et « d'assimilation », ils s'y sont accommodés avec ardeur ; ils y trouvaient l'emploi d'une ingéniosité toujours en éveil, d'une bravoure inédite, d'une ténacité qui les surprenaient eux-mêmes. Un historien philosophe qu'on ne lit plus guère, M. de Tocqueville, écrivait, il y a quelque soixante-dix ans, que notre peuple est « tellement inébranlable dans ses principaux instincts qu'on le reconnaît encore dans des portraits faits de lui, il y a deux mille ans, le plus casanier et le plus routinier de tous quand on l'abandonne à lui-même, et lorsqu'une fois on l'a arraché malgré lui à son logis et à ses habitudes, prêt à pousser jusqu'au bout du monde et à tout oser ». Et c'est pourquoi un an de guerre a suffi pour rendre à notre nation sa belliqueuse humeur ancestrale et son invincible goût des aventures et du danger. Ça leur plaît, à nos soldats, cette vie de hasards et d'exploits ; on ne détonnerait pas en disant que ça les amuse. Le fait du permissionnaire qui rentre chez lui, embrasse sa femme et ses mioches, puis s'assied tout désorienté, les bras ballants, ne sachant que faire, se décide enfin à avouer que sa chère maison « sent le renfermé » et qu'il regrette sa *cagna* de l'Argonne, ce fait n'est pas une exception. Sans *bluff*, de bonne foi, appliquons à nos soldats le calcul indiqué ci-dessus ! Si nos chefs laissaient à chacun la permission de rentrer définitivement chez soi, libéré de toute obligation militaire, combien croyez-vous qu'il s'en présenterait actuellement pour profiter de l'aubaine ? Je parle de ceux du front, des solides, des vrais et authentiques poilus... Peut-être pas mille, peut-être pas cent. Héroïsme pur, amour-propre, désir d'être là le jour où on les aura, insouciance aussi, certes ; mais surtout miraculeuse adaptation à tout ce qui est péril et gloire, retour atavique au goût des aven-

tures, du plein air, du bruit, de l'éclat, du succès, des grandes entreprises. Quand une nation en est arrivée là, après tant d'années de somnolence et de bien-être enlissant, aucun déboire, aucun revers passager ne peut l'abattre ; elle est invincible, et nos ennemis le savent bien.

Ce ne sont point là des constatations de fantaisie destinées à « relever le moral » des pessimistes, s'il en reste ; elles résultent de mille et mille petits faits que la grande histoire, je l'espère, ne dédaignera pas, car, sans leur appui, la postérité ne comprendrait rien à ce revirement subit de notre caractère national, à ce prodigieux retour aux épopées d'autrefois. Ce sont d'abord les lettres de soldats, venues de la tranchée ; toutes absolument — et non pas seulement celles qui publient les journaux et qu'on pourrait croire choisies — toutes indiquent cette sorte de frémissement instinctif et joyeux de l'être retrempe dans son véritable élément. C'est très gai, la tranchée, — la tranchée française, bien entendu ; on y rit, on y chante, on y fait de la musique, on y joue la comédie ; du fond de leurs trous lugubres, à quelques mètres de là, les Boches consternés écoutent monter quand la nuit est calme, ces bruits joyeux qui les déconcertent ; dans le carnet de l'un d'eux, ramassé au Suippes, on trouve trace de cette impression : c'est une sorte de poème, écrit par le soldat Schriffl, et qu'a publié un journal allemand : « La nuit dans nos retranchements, nous entendons les Français entonner leurs chants qui viennent mystérieusement jusqu'à nous parmi les ténèbres : tantôt ce sont des hymnes fiers, riche de l'espérance d'un peuple accoutumé à rallier la victoire autour de ses drapeaux, tantôt les chants enthousiastes et sublimes de leurs ancêtres, tantôt de douces mélodies où tremble une plainte à peine esquissée... » Il en a froid dans les os, ce Schriffl, terré silencieux, en compagnie de ses camarades pe-nauds et larmoyants.

Que chantent nos poilus dans leurs boyaux ? Pas du Wagner, bien sûr : la musique allemande est impitoyablement exclue des programmes ; le célèbre *Ave Maria* de Gounod n'a même pas trouvé grâce en raison de sa tare d'avoir pour accompagnement un prélude du vieux Bach. Voici la composition d'un concert qui fut exécuté dans une *salle des fêtes* sous la neige et dans la boue de janvier — et sous la mitraille aussi : les stances de *Lakmé*, les *Chants russes* de Lalo, la méditation de *Thaïs*, le ballet d'*Ascanio*, et le *Peer Gynt* de Grieg — un « neutre ». Comme artistes, le flûtiste Philippe Gaubert, prix de Rome, second chef d'orchestre du Conservatoire, le violoniste Kronenberger, de l'orchestre Lamoureux ; le baryton Maillot, et d'autres non moins notoires. La soirée se termina par une revue, la *Voëvre joyeuse*, qu'accueillirent des sanglots de rire.

Ailleurs, les chansons de café-concert triomphent, ou encore les vieux refrains des grognards du premier Empire.

C'est l'empereur d'Autriche qui dit

Au roi de Pruss' : — Mon ami...

je ne puis vous répéter les propos échangés entre ces deux majestés, ni la discussion qui s'en suit, car l'encre pudique du *Monde Illustré* en rougirait ; peut-être devinez-vous de quoi il est question et quel inconvenant baiser de paix offre à son collègue de Berlin le souverain viennois, quand vous connaîtrez ce dernier couplet :

Napoléon qui survient

Leur dit : — Vous embrasserez l'mien,

L'un à gauche et l'autre à droite,

Turlurette !...

Même sous les obus, surtout sous les obus, la chanson est le grand réconfort ; les anciens eux-mêmes s'en grisent comme les jeunes classes et l'on a vu, dans le Nord, un bataillon de réservistes nantais courir à l'assaut d'une position ennemie en chantant, non la *Marseillaise*, mais un refrain en vogue il y a quelque dix ans : — *embrasse-moi, Ninette, embrasse-moi* ! Les Anglais, qui ne s'étonnent pas facilement, en restaient bouchés bées. « Eux vont au feu comme à un devoir, ajoutait le poilu qui contait la chose, les nôtres y vont comme à un plaisir ».

Et l'on vit, dans la tranchée, pêle-mêle, bourgeois, gentilshommes, ouvriers ; l'instituteur socialiste côte à côte avec un prêtre ; le mineur d'Anzin ou de Courrières avec le vigneron du Midi, on fraternise ; il n'y a plus ni riches, ni pauvres, ni croyants, ni mangeurs de curés, ni

réactionnaires, ni républicains : tous camarades, tous amis, pleins de prévenances, d'estime, de confiance pour le compagnon qu'on a vu au feu et contre lequel on a dormi dans la boue. S'il restait quelque rivalité, elle n'aurait pour objet que le plus ou moins de confortable des *cagnas* ; c'est à qui possèdera la plus belle, et chacun dépense à l'arrangement de sa taupinière des miracles d'ingéniosité : on en voit qui sont munies d'appareils à douche, de lampes à acétylène, de sonneries électriques ; on cite même un *boyau* qui a son tramway ! Ils sont si fiers de leurs tranchées, nos poilus, que dans toutes leurs lettres — ces lettres fussent-elles écrites par tel millionnaire qui possède hôtel au bois de Boulogne, ils vantent les charmes de leurs abris et protestent qu'ils ne se sont jamais si bien portés que depuis qu'ils mènent la vie de troglodytes. Et comme l'ironie ne perd jamais ses droits il s'en est trouvé pour décrocher dans les gares les alléchantes affiches qui, en temps de paix, avaient pour mission d'attirer les touristes en quête de stations estivales, de sorte que, récemment, aux environs du Four de Paris, les Boches ébahis ont pu lire, sur une belle plaque d'émail bleu, émergeant, au bout d'un poteau, de l'une de nos tranchées, cette réclame de circonstance :

VILLÉGIATURE EN ARGONNE

Magnifiques forêts, cures d'air et de repos.

CONFORT MODERNE. VIE FACILE.

Rien ne caractérise mieux cet extraordinaire état d'esprit que le ton des journaux publiés dans la tranchée : on compte déjà une centaine de ces petites feuilles, imprimées à l'aide de presses portatives, ou polycopiées, tant bien que mal, par des machines à écrire. Toutes ces gazettes sont *pour rire* : et, constatation plus merveilleuse encore, toutes sont de la même opinion. Oui, la guerre accomplit ce prodige que, sur un point du territoire auront été créés cent journaux rédigés dans un même esprit et visant au même but par les mêmes moyens.

Les chroniqueurs de l'avenir trouveront là matière à des recueils de bons mots héroïques, de traits d'audace, d'anecdotes à faire pâlir la renommée des grognards de la grande armée, éprouvés par vingt ans de guerre et d'aventures. Je ne puis résister au désir d'en relater une, une seule, bien authentique celle-là, puisqu'elle émane d'un officier qui s'en porte garant. C'est sous une rafale de mitraille ; nos hommes terrés dans la tranchée, attendant, l'arme en main, l'assaut de l'ennemi. Le cuisinier qui s'est creusé son trou où il fritote le déjeuner de la section, émerge tout à coup de son officine souterraine et s'avance, à découvert, tenant avec précaution un plat plein de sauce. Les obus tombent autour de lui ; il ne songe qu'à protéger contre la poussière et les éclats de terre, son précieux ragoût, et ne courbe même pas la tête sous l'averse de plomb et de feu qui l'entoure. Le capitaine l'aperçoit : « B... d'imbécile, crie-t-il, tu ne vois donc pas les marmites ? Tu ne peux pas rester dans ton trou et attendre le moment ? »

Alors le cuisinier, s'approchant toujours à petits pas, pour ne rien répandre du coulis qui embaume, répond simplement :

« — Non, mon capitaine..., je ne pouvais pas...

C'est des rognons... Ça n'attend pas ! »

Oh ! d'Assas, Marbot, la Tour d'Auvergne, Ney, Marceau, Kléber, Murat, Hoche, Drouot, nos poilus ne sont-ils pas dignes de vous, et ne reconnaissez-vous pas vos soldats dans ceux-ci, qui narguent la mort et lui rient au nez ?

Qu'on n'imagine pas surtout que la tranchée est un lieu de délices, une sorte d'Eldorado, une vaste succursale des cafés chantants de Montmartre : c'est précisément parce que la vie y est terrible, dure, écrasante, toute de privations, de rudes labeurs, de dangers incessants, c'est précisément à cause de cela qu'il est admirable d'entendre monter, de ces terriers sinistres, cet unanime éclat de rire, insolent défi à l'ennemi consterné. Des deux nations adverses, c'est celle qui n'était pas préparée à la guerre qui la supporte allègrement ; l'autre, qui depuis quarante ans s'y exerçait, rechigne et s'y contraint sans élan. La plus belliqueuse des deux est celle qu'on réputait la moins « militaire ». Comment, avec de tels hommes qui, surpris en pleine douceur de la vie paisible, se transforment subitement en guerriers d'une endurance et d'une ténacité miraculeuses, comment la

France n'est-elle pas la maîtresse du monde ? Est-ce qu'elle ne l'a pas voulu, ou quelque chose s'y est-il opposé ? La question est grave, et on y répondra peut-être au jour du règlement des comptes. Pour le moment, l'union sacrée empêche qu'on en recherche la solution ; il n'est pas défendu, pourtant, de rapporter ici une vieille, vieille légende qui paraîtra n'avoir aucun rapport avec les événements actuels, mais qu'il est permis d'appliquer à ceux du passé. La voici : un jour, sainte Marthe, après avoir dompté la Tarasque, se promenait sur une route déserte, aux environs de Beaucaire ; elle aperçoit un pauvre vieil homme, harassé, ne parvenant point à recharger sur son dos voûté un lourd bissac qu'il avait déposé au bord du chemin, afin de

souffler un peu. La sainte compatissante s'approche, offre ses services au vieillard, et l'aide complaisamment à reprendre son fardeau. Aussitôt le vieil homme se transforme en une apparition qu'environnent des lueurs éclatantes et une musique céleste : « — Je suis le bon Dieu, dit-il à Marthe étonnée ; tu t'es montrée charitable. Forme un vœu, il sera exaucé. Que désires-tu ? — Pour moi, rien, répond la modeste fille, mais, pour la France, je souhaiterais longue période de gloire et de foi. — Accordé ! — Je voudrais en outre que ce pays eût le plus doux climat du monde. — J'y consens. — Les plus beaux fruits, les fleurs les plus merveilleuses... — Je veux bien. — Que ses femmes soient jolies et aimantes, que ses hommes soient

forts et courageux. — Voilà bien des choses, mais j'accorde encore cela. — Que tout le monde y soit gai, fidèle à la foi jurée, ardent au travail, économe, dévoué aux nobles causes, tolérant et généreux. — Allons, soit ! Est-ce tout ? — C'est tout ».

Le bon Dieu s'élevait déjà de terre pour regagner les demeures du ciel, quand Marthe le retint par son manteau : « — Non ! ce n'est pas tout, Seigneur ! J'oubliais une chose, une seule encore... C'est que la France ait toujours un bon gouvernement. — Ça ! jamais, fit le Très-Haut. Avec tout ce qu'elle a déjà, si la France jouissait encore de cet avantage, aucun de ses habitants ne consentirait plus à venir dans mon paradis ! »

G. LENOTRE.

LA PRISE D'ARMES DE MOISSELLES

Aux confins du secteur nord du camp retranché de Paris, une imposante cérémonie militaire a eu lieu dimanche à l'occasion de la revue des troupes de la 104^e division territoriale, passée par le général Michel, commandant cette zone, et de la remise de quatre drapeaux. Le général a passé lentement devant le front de bandière, et, aussitôt après l'inspection, s'est dirigé vers la tribune. Alors, mettant pied à terre, il est venu saluer les autorités.

Venant se placer, ensuite, au centre du carré, il a prononcé une vibrante allocution, après quoi, saluant la division, il lui a fait remise des drapeaux.

Le général Michel a remis les insignes de grand officier de la Légion d'honneur au général Radiguet et la Croix de guerre au général Martineau qui a fait preuve des plus rares qualités de chef et de soldat récemment à Soissons. Les nouveaux drapeaux sont alors montrés à leurs régiments qui leur ont présenté les armes, puis les unités se sont groupées pour le défilé. Ceux que leurs camarades de l'active ont familièrement baptisés les « pépères » tenaient à prouver, semblait-il, qu'ils ne le leur cédaient en rien pour la manœuvre et que, malgré leur barbe grisonnante pour la plupart, ces « poilus » sur le retour égalaient les plus jeunes à l'occasion.

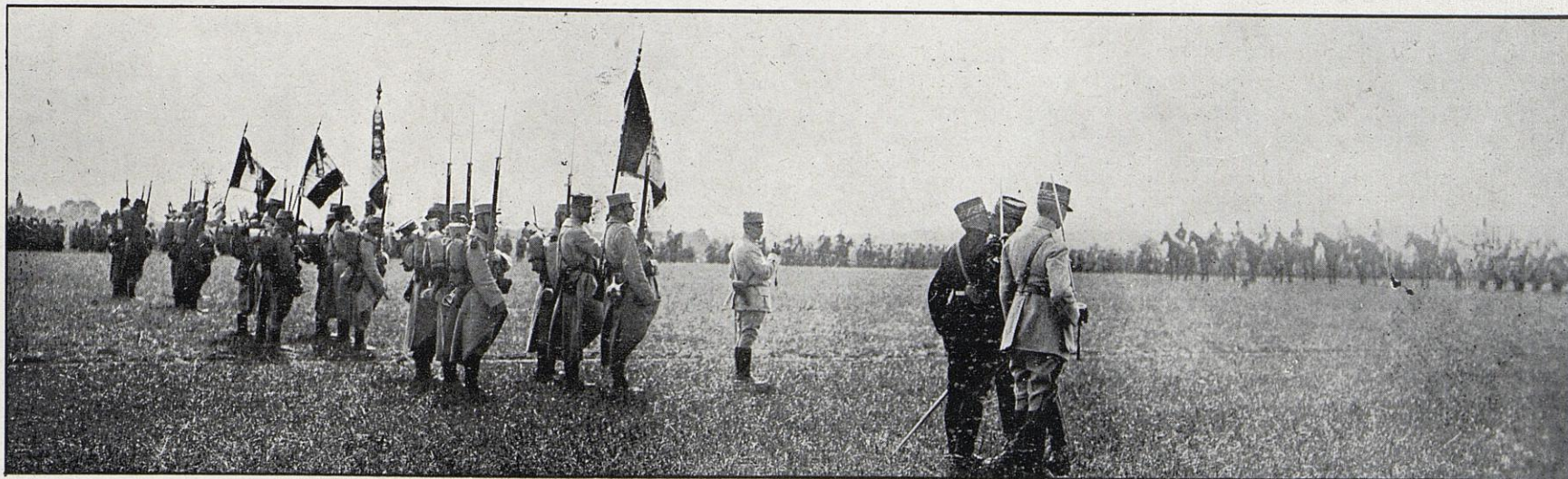
L'épisode de la charge, merveilleusement exécutée par la cavalerie a évoqué une vision glorieuse terminant en apothéose cette belle manifestation militaire.



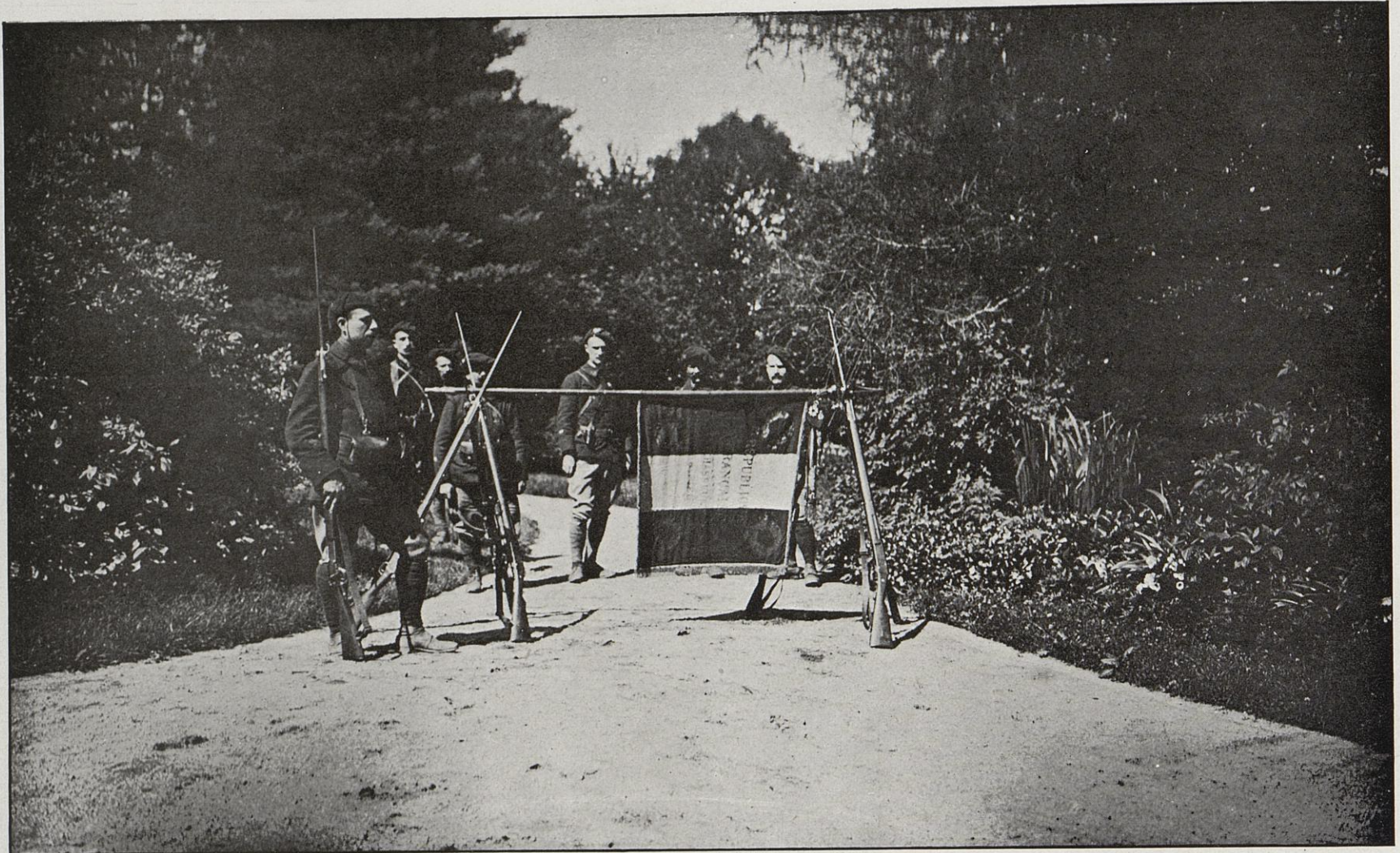
Le général Michel, commandant le secteur nord du camp retranché de Paris, assiste, à Moisselles, au défilé des troupes de la 4^e division.



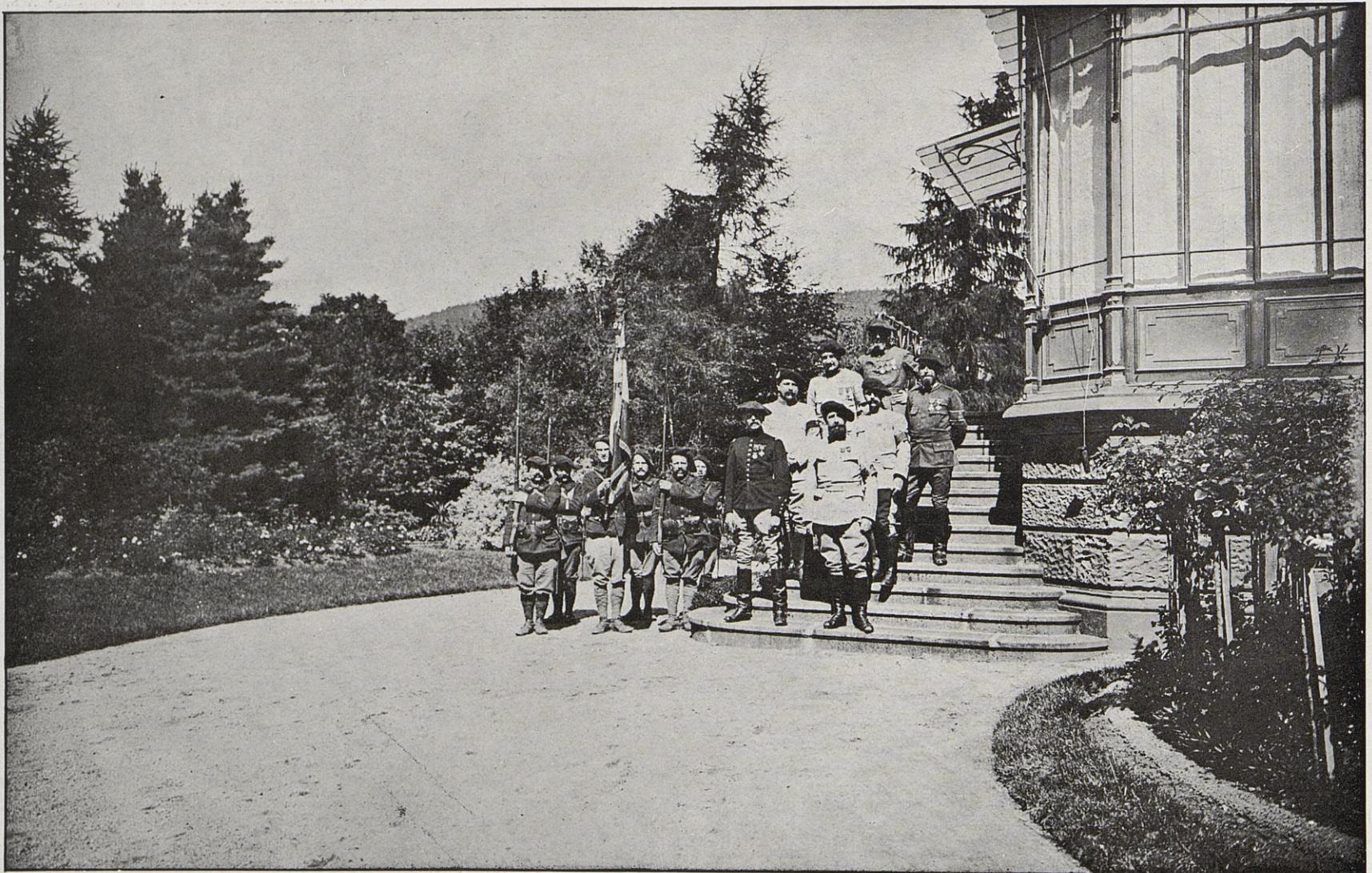
Le général Michel remet, avec le grandiose cérémonial accoutumé, leurs drapeaux aux nouveaux régiments de l'armée territoriale.



Après lui avoir, pour sa brillante campagne dans la région de Soissons, épinglé la Croix de guerre sur la poitrine, le général Michel donne l'accolade au G^{al} Martineau.

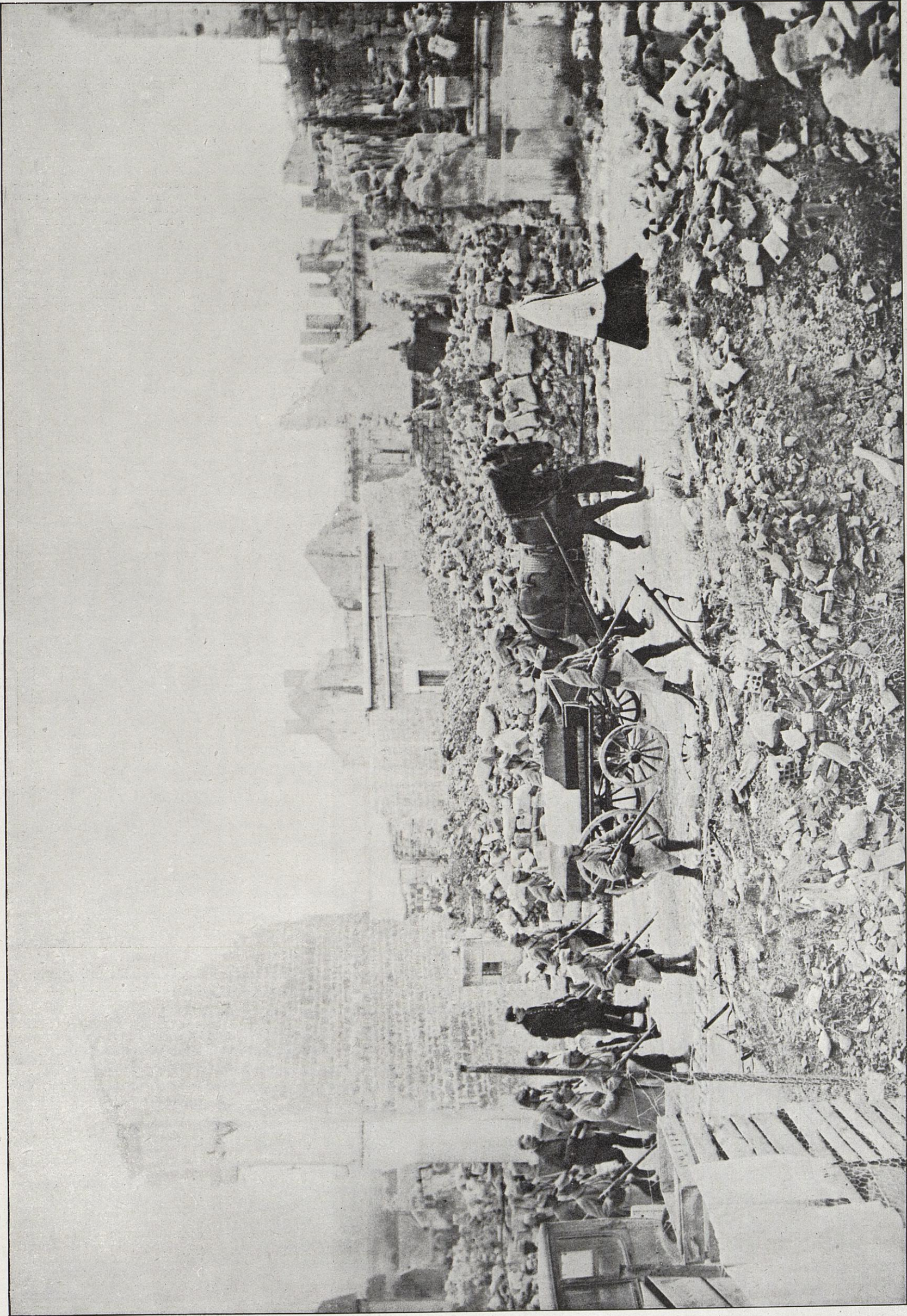


UN GLORIEUX INSIGNE. — Ainsi que nous le rappelons dans la légende de notre première page, le drapeau des chasseurs à pied est maintenant confié à un bataillon d'alpains qui se couvre de gloire dans les Vosges. Ce drapeau est le premier qui reçut la Médaille militaire. Après avoir
avec ferveur.



LA GARDE DU DRAPEAU. — C'est en
Autour de lui sont groupés ceux à la garde desquels il a été confié : le brillant général qui commande aux alpains, son état-major et la garde d'honneur qui, aux jours de bataille, entourera le drapeau. emblème.

LE DRAPEAU DES CHASSEURS A PIED FLOTTE MAINTENANT DANS LES VOSGES

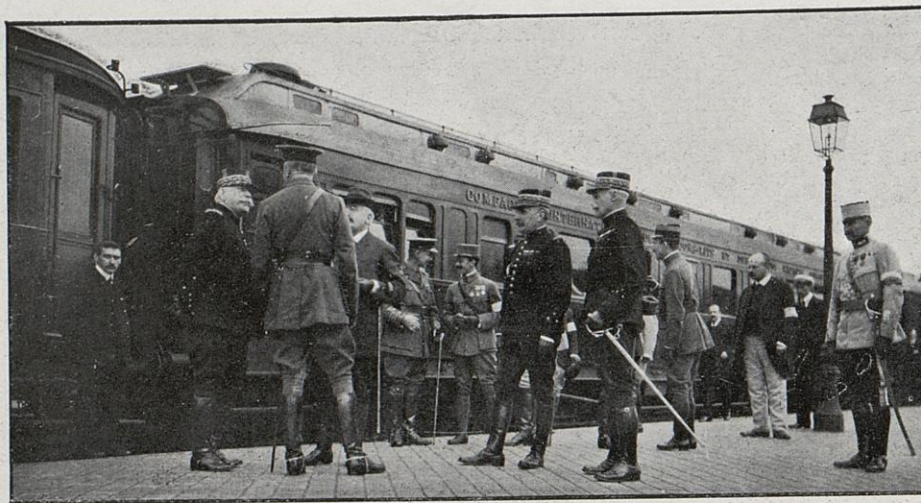


L'ENTEREMENT PARMI LES RUINES. — C'est en Argonne, dans un village sur lequel s'épuise le feu de l'artillerie ennemie. Le capitaine G... du d'infanterie, un brave parmi les braves, est tombé face à l'ennemi. Que de grandeur dans ce cortège qui suit ses obsèques, célébrées avec le plus de solennité et de convenance possibles, parmi les ruines que le courageux soldat défendit jusqu'au dernier souffle de sa vie!

LORD KITCHENER

VISITE « LE FRONT »

La visite que vient de nous faire l'héroïque « Sirdar », qui est l'une des plus grandes personnalités militaires contemporaines, est un gage renouvelé des intentions de la Grande-Bretagne, dont il s'est fait le porte-parole, en sa qualité de Ministre de la Guerre, afin de nous confirmer l'intention inébranlable de son gouvernement et de son pays, décidés à tous les efforts pour déterminer la victoire des forces alliées. Ce qu'il a vu chez nous lui a permis de se rendre un compte exact du plan d'ensemble de nos lignes de tranchées, de nos positions successives de défense, et de l'organisation générale de nos moyens de guerre. Nous savons



LORD KITCHENER EN FRANCE. — Le ministre de la guerre anglais arrive dans la petite ville du Nord, où l'attendent le ministre de la guerre français et le généralissime.

dire, fermé, les traits sont immobiles ; la mâchoire solide et la moustache forte encore très blonde, donnent une impression de volonté dont la dureté est démentie par le regard bleu dans lequel on lit une sorte d'étonnement, provenant sans doute d'une sérieuse envie d'être ailleurs ».

Ainsi le voit-on, lorsqu'il est obligé de paraître en public. Mais qu'il prenne contact avec ses soldats, alors, « il commence à sourire, et c'est une expression de visage qu'aucun de ses portraits n'a jamais donnée.

« Le regard est mobile sous les sourcils, la mâchoire remue pour des paroles cordiales, la moustache s'agite au-dessus des lèvres souriantes, un réel enjouement anime ses traits et de la satisfaction du chef rayonne la bonne humeur ».

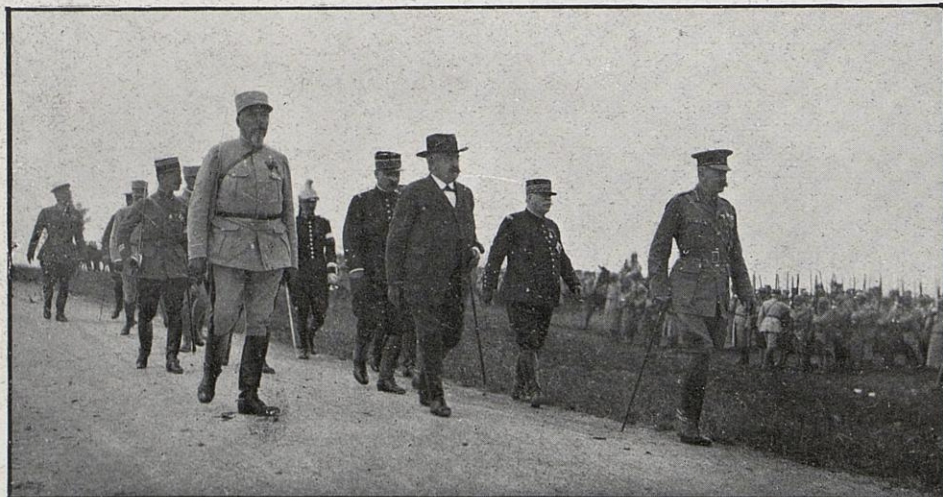


AU MILIEU DES TROUPES FRANÇAISES. — Lord Kitchener avait eu la délicate pensée de mettre bien en évidence, sur sa poitrine, la médaille de la guerre de 1870-1871, et tout dans son attitude marquait la joie qu'il avait à se retrouver au milieu des braves soldats aux côtés desquels il a combattu jadis.

qu'il en a reçu l'impression la plus favorable, et qu'il n'a point caché sa sincère admiration pour notre vaillante armée, en déclarant qu'il emportait de ce voyage un inoubliable souvenir.

A notre tour, nous sommes heureux de pouvoir décerner le plus complet éloge aux troupes britanniques qui combattent aux côtés des nôtres, et qui donnent une impression de force tout à fait réconfortante.

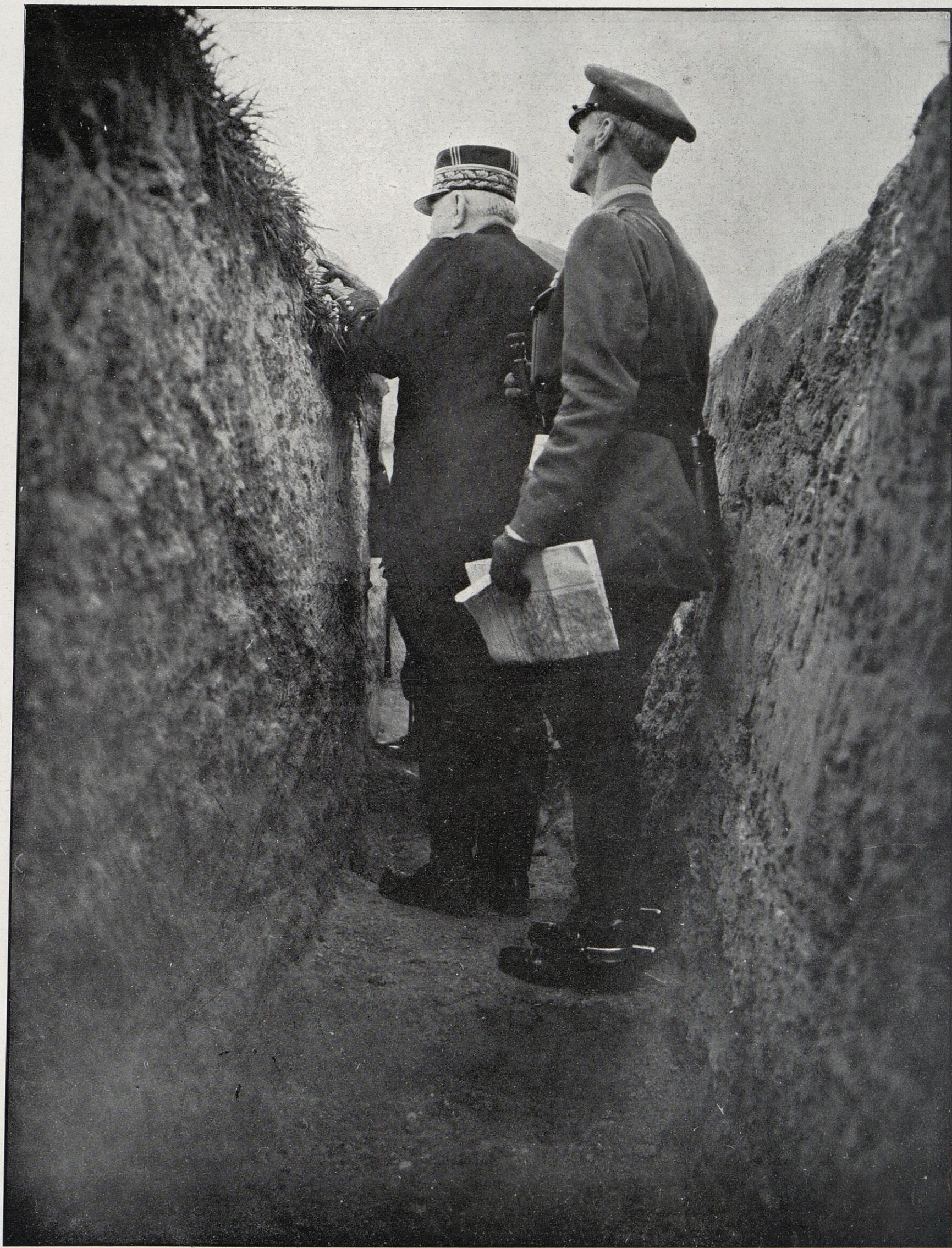
Lord Kitchener donne lui-même l'impression d'un chef. « Je suis un soldat », dit-il, volontiers, en se définissant, et sa physionomie s'impose en effet dès l'abord à l'observateur, comme un type parfait du moderne guerrier. Un de nos confrères traçait de lui, d'après nature, ce saisissant croquis : « Le visage est, pour ainsi



EN PARCOURANT LE FRONT. — Lord Kitchener, ses hôtes officiels et sa suite passent en revue une division massée le long d'une route que devait suivre le cortège militaire.

C'est cette figure-là que nous lui avons vue et qu'il a conservée durant son court séjour parmi nous, en s'y attirant toutes les sympathies.

Débarqué dans la nuit du 15 au 16 août, Lord Kitchener arrivait dans nos lignes lundi matin, par une petite ville de la région du Nord. Il a été accueilli par le Ministre de la Guerre accompagné du général commandant en chef. Lord Kitchener portait, bien en évidence par-dessus ses ordres britanniques, la plus ancienne de ses décorations : la médaille commémorative de la guerre de 1870-71, et cet hommage délicat a été très apprécié, à l'heure où l'illustre soldat se retrouvait dans les rangs de l'armée avec laquelle il avait combattu jadis, comme engagé volontaire.



LE GÉNÉRALISSIME DANS LA TRANCHÉE. — Accompagnant lord Kitchener dans la visite qu'il vient de faire sur notre front, le général Joffre tint à mettre le ministre britannique de la guerre au courant des moindres détails de notre organisation. C'est ainsi qu'il descendit, tantôt avec lui, tantôt avec quelque autre général de l'armée anglaise, dans maintes tranchées, d'où il put montrer à son hôte non seulement l'aspect de la région où l'on se bat, mais aussi les mesures qui ont été prises, en arrière, pour le cas, heureusement de plus en plus improbable, où les Allemands parviendraient à forcer nos premières lignes. Lord Kitchener a beaucoup admiré l'esprit d'organisation des Français, qui, dit-il, affermissait sa confiance dans le succès final des alliés.

(Voir la fin de l'article page 138.)



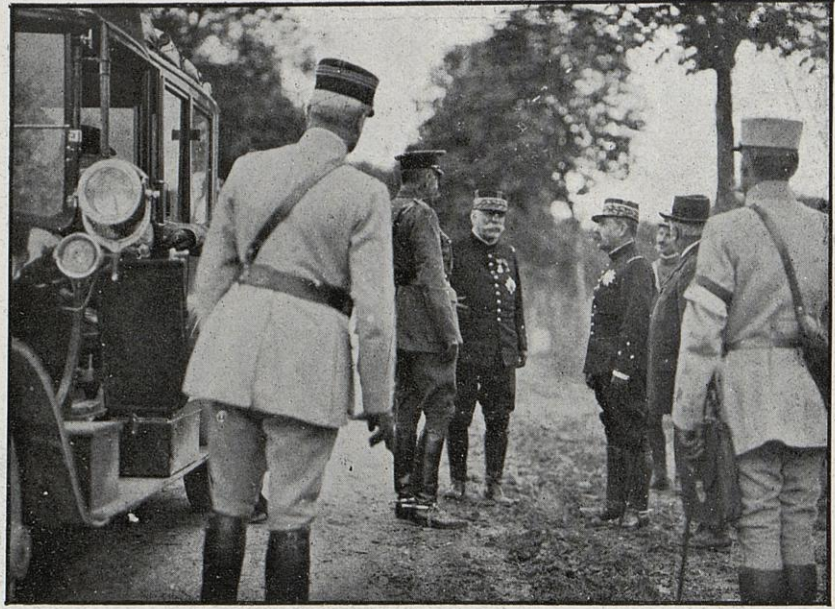
L'IDENTIFICATION DES MORTS

Dans ce paysage désolé que les gros obus et les projectiles de tous genres tant de fois dévastèrent, nos troupes ont pu marquer une sensible avance. Sur le terrain, qui durant tant de semaines, entre les deux lignes ennemies immuables, demeura le théâtre de combats toujours renouvelés et sans résultats définitifs, nos infirmiers et nos brancardiers ont retrouvé un grand nombre de cadavres ennemis tombés il y a bien des jours. Ils les ont alignés avec tout le respect qui est dû à la mort et l'un des nôtres avec soin s'emploie à retrouver sur les cadavres les médailles de guerre ou les signes particuliers qui permettront plus tard de les identifier.

[Photo M. S. — Droits exclusifs.]



M. Millerand, lord Kitchener, le généralissime Joffre, le général Dubail et le général Yard Buller, contemplant les grands vallonnements de Champagne, où se sont déroulées déjà tant d'actions heureuses.



Arrivé à la limite du commandement du général Dubail, lord Kitchener prend congé du chef d'armées, qu'il félicite encore de la belle tenue ainsi que de la santé morale et physique de ses troupes.



Au cours de l'une des revues que passèrent les ministres anglais et français, le généralissime procéda à la remise d'un certain nombre de décorations et remit la médaille militaire à plusieurs soldats marocains.



M. Millerand, après avoir passé en revue les différentes unités de l'armée britannique et avoir admiré leur allure martiale, considère l'horizon des plaines du Nord, où combattent côte-à-côte anglais, belges et français.

Tout aussitôt, il a passé les troupes en revue, puis il se fit présenter les généraux qu'il complimenta chaudement de la belle tenue et de la discipline de leurs hommes.

Après la revue d'une division parmi laquelle figuraient des troupes indigènes, Lord Kitchener adressa, en arabe, quelques mots à un officier de spahis algériens. Ce bref dialogue fut, de part et d'autre, un acte de foi absolue dans le succès des alliés.

Au cours de la revue d'une autre division, devant les trois drapeaux des régiments d'infanterie, M. Millerand a remis la croix de commandeur de la Légion d'honneur au général Yard Buller et la croix d'officier à l'aide de camp de Lord Kitchener, le colonel Fitz-Gerald.

Un des épisodes les plus émouvants de cette journée fut la rencontre du Lord ministre et du général Baratier, ancien lieutenant de la mission Marchand, alors que Lord Kitchener était Sirdar de Kartoum.

Durant le reste du trajet, Lord Kitchener ne cessa de s'entretenir avec M. Millerand et le général Joffre de toutes les questions intéressant les deux armées, et les plus urgentes affaires furent immédiatement réglées.

C'est dans la soirée du mardi, après une visite des plus intéressantes en Woëvre que le Ministre de la guerre anglais a atteint Bar-le-Duc où le général Joffre devait le quitter.

Les honneurs ont été rendus par une compagnie d'infanterie uniquement composée d'officiers, de sous-officiers, de soldats décorés de la Légion d'honneur, de la médaille militaire ou de la croix

de guerre. La population à laquelle on n'avait pu cacher la venue du « Maréchal » — c'est l'un des titres si nombreux que Lord Kitchener a acquis par sa valeur — lui a fait une ovation pleine du plus sincère enthousiasme.

Pour compléter ce chaleureux accueil, voici en quels termes s'est exprimé M. Millerand, à la fin du dîner offert à notre hôte, pour terminer cette journée :

« Monsieur le Maréchal,

« Au moment où se termine votre visite à nos armées, je veux vous remercier en leur nom du plaisir et de l'honneur que vous leur avez faits. Les témoignages réitérés d'admiration et de confiance dont, au cours de ces deux journées, nous avons été heureux, le général Joffre et moi, de recueillir l'expression de votre bouche, seront pour elles une récompense et un encouragement. Aussi bien, j'ai la fierté de le proclamer, il n'est qu'une voix pour les louer. L'ennemi lui-même, instruit par une année de guerre, ne se flatte plus de l'illusion d'en triompher. Ce n'est plus seulement sur le champ de bataille qu'il paraît vouloir chercher le succès. Saisissant et grossissant des incidents éphémères, il prédit chez ses adversaires les déchirements intérieurs qu'il désire. Déjà il use de ses procédés ordinaires pour susciter chez les neutres et jusque chez les belligérants des velléités de manifestations pacifiques.

« Monsieur le Maréchal, si le temps dont vous disposez ne vous permet de voir que la France des armées, laissez-moi vous donner l'assurance que la France de l'intérieur ne lui est pas inférieure. Peuple, Parlement, gouvernement sont plus que

jamais résolus, en étroit accord avec vous et avec nos héroïques et fidèles alliés, à ne déposer les armes que le jour où sera atteint le but que nous nous sommes fixé. Et si la route est longue jusqu'à Tipperary, le prix qui nous y attend est assez haut pour nous payer tous des lenteurs, des difficultés et des tristesses du chemin, puisque ce prix c'est la libération du monde. »

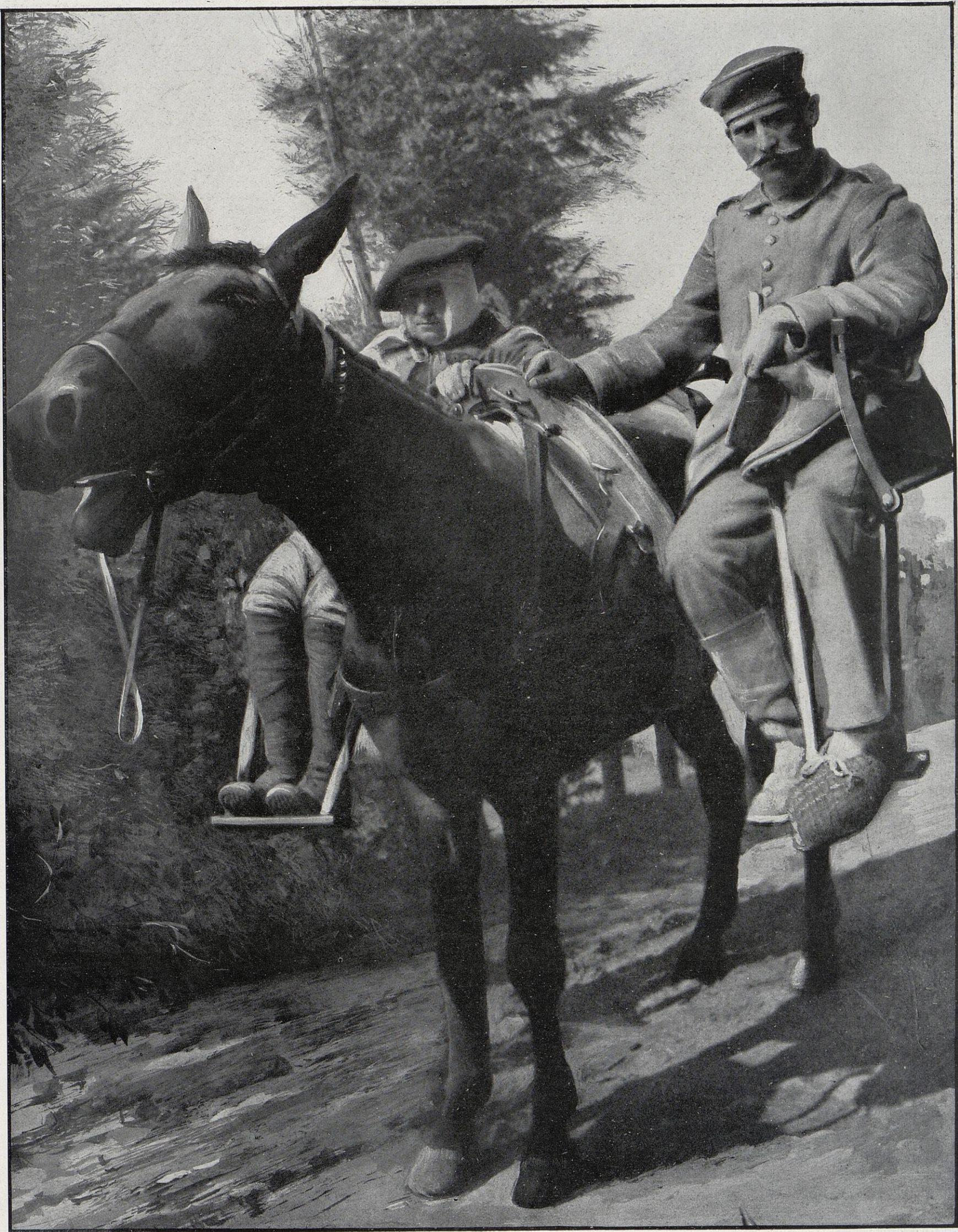
Dans sa réponse en français, Lord Kitchener a dit à M. Millerand que s'il avait pressenti bien des choses avant de venir au milieu de notre armée, il s'expliquait, après l'avoir vue, tous les succès remportés par elle jusqu'ici ; succès qui étaient le présage certain de notre victoire finale.

Après avoir exprimé au ministre le désir d'une indissoluble et croissante amitié, il a terminé en se portant garant, au nom de l'Angleterre, des efforts de ce noble pays pour aider jusqu'au bout sa fidèle alliée : la France.

Le lendemain, à Saint-Omer, les deux ministres ont visité le front britannique en compagnie du maréchal French, et à la vue de différentes unités de ces troupes que le kaiser, en une boutade, a qualifiées de « méprisable petite armée », M. Millerand a pu dire à son tour à Lord Kitchener son admiration sincère pour la magnifique allure des braves « Tommies », très dignes frères de ceux que l'on nomme aujourd'hui couramment les « poilus » dans nos tranchées françaises.

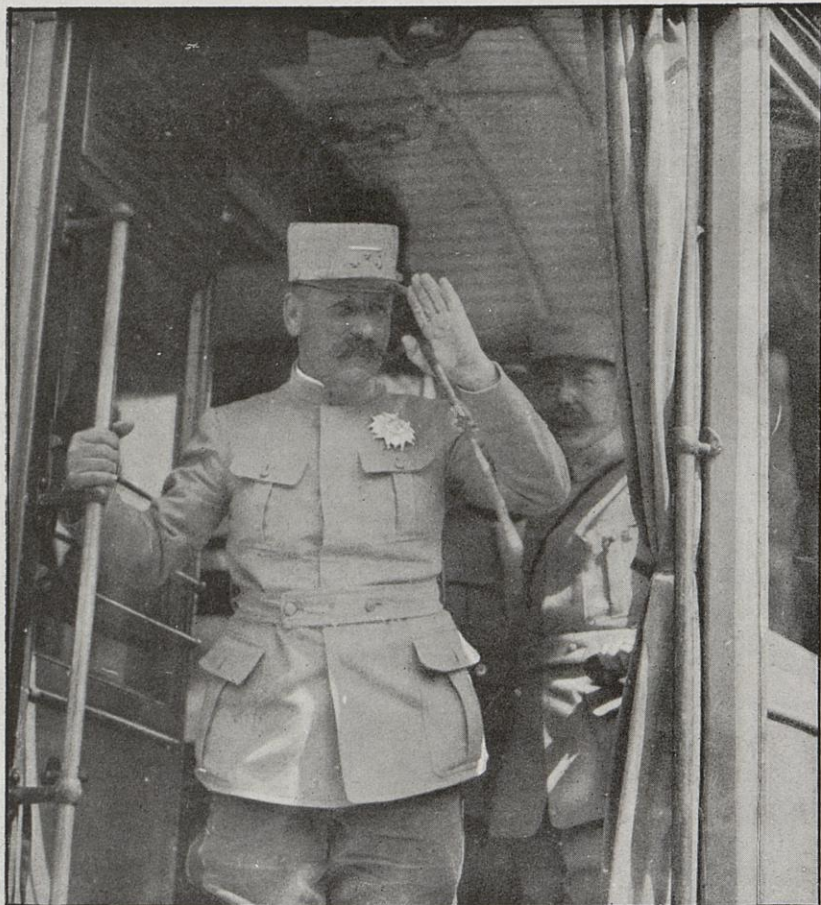
Le défilé de ces troupes (Anglais, Gallois, Ecos-sais et Irlandais) au son des fifres et des cornemuses a terminé de façon très typique et surtout très martiale le voyage en France de Lord Kitchener.

A. B.



LA FRANCE TRAITE LES ALLEMANDS BLESSÉS COMME SES PROPRES SOLDATS.

L'Allemagne ne cesse de faire entendre des protestations concernant le traitement des prisonniers, allemands chez les alliés. Il lui faut bien justifier par des allures de représsailles la rigueur du sort qu'elle réserve, dans ses camps de concentration, à nos propres prisonniers ! Le monde entier sait maintenant à quoi s'en tenir à ce sujet. Aux rapports des neutres qui ont proclamé déjà que la France traite les blessés et les prisonniers allemands avec humanité et noblesse, nous ajoutons aujourd'hui cette photographie, prise tout dernièrement dans les Vosges. Sur le même mulet, de l'un et de l'autre côté du bât, voici un blessé allemand et un blessé français. C'est un symbole — et qui montre que la France ne fait pas de différence entre ses propres enfants et ses ennemis blessés.



Continuant ses tournées d'inspection sur les différents points de son secteur, le général Dubail s'est rendu ces jours derniers en Lorraine et sur les Haut-de-Meuse. Le voici qui arrive à dans un train du petit chemin de fer stratégique de à



A peine débarqué le général Dubail s'est carte en main il se fit rendre compte des dernières opérations qui ont été effectuées ces jours derniers dans la région.



Ainsi renseigné, le général Dubail développe ses projets et donne ses instructions pour les prochaines opérations.
LES TOURNÉES D'INSPECTION DU GÉNÉRAL DUBAIL.



UNE SURPRISE. — La guerre actuelle ne nous fournit presque jamais l'occasion de mettre sous les yeux de nos lecteurs des images reproduisant quelques-unes de ces scènes classiques de combat auxquelles nous étions accoutumés. En voici une cependant que nous adresse un de nos amis actuellement sur le front et qui nous a paru faire tableau de façon saisissante. C'est à B en Argonne. Quelques-uns de nos soldats, se reposant dans une église en ruines, virent arriver de leur côté une petite troupe d'ennemis. Aussitôt les nôtres se mettent courageusement sur la défensive et de mitrailler l'adversaire qui dut faire demi-tour. En toutes circonstances, que ce soit dans les tranchées, au plus épais d'un bois, en rase campagne, ou au milieu de ruines arrosées par la mitraille, nos héroïques troupiers donnent des preuves superbes de hardiesse, d'ingéniosité, de sang-froid et de vaillance, mais généralement — par malheur — il n'y a pas, tout auprès, l'un d'entre eux qui, armé de son kodak, puisse noter la prouesse. Si le kodak pullule dans les tranchées et dans les organisations de l'arrière, où il fonctionne pour ainsi dire sans répit, par contre il se prodigue moins parmi les troupes en marche et voilà sans doute pourquoi l'iconographie de cette guerre est si peu variée.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

La semaine du 14 au 21 août n'a pas vu se développer de grandes actions sur le front occidental de la guerre. Cependant, les combats y ont été fréquents et à notre avantage. En Artois, notamment, l'offensive allemande a été faible, tandis que nous avons entrepris de nouvelles attaques. Des positions ont été enlevées à l'ennemi au nord de Souchez, entre ce village et celui d'Angres, surtout vers le point de croisement de la grande route avec le chemin de terre qui conduit d'Angres à Ablain-Saint-Nazaire. En dernier lieu, une dépêche nous dit que l'ennemi, après trois furieuses attaques, a réussi à reprendre pied dans les tranchées qu'il a perdues à cet endroit le 18 août. Il s'agit de savoir s'il n'en sera pas complètement chassé de nouveau. De là jusqu'en Argonne, on ne signale que des canonnades plus ou moins nourries et des explosions de fourneaux de mines, dont les résultats sont peu importants.

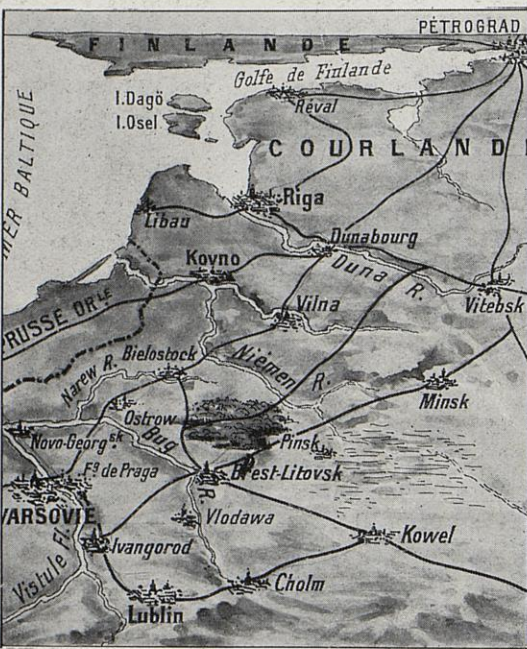
C'est toujours dans le secteur de l'Argonne, en pleine forêt, que les tentatives des Allemands se renouvellent à plus court intervalle. Cette semaine, nous en comptons cinq, toutes repoussées, dont une surtout a valu aux assaillants de très fortes pertes. A l'extrême nord, à Nieuport, une seule attaque de l'ennemi s'est produite, sans le moindre succès. Enfin, sur les crêtes des contreforts des Vosges, nous avons poursuivi notre offensive dans la région de Munster. Nous y avons réalisé de nouveaux progrès, enlevant de nouvelles lignes de tranchées. Ces gains ont été depuis l'objet de violents bombardements de l'artillerie allemande, restés sans effet, et de trois énergiques contre-attaques d'infanterie, où nos adversaires ont perdu beaucoup de monde sans obtenir le moindre résultat. En somme, le bilan de la semaine est dans la moyenne ordinaire, avec la somme de glorieux faits locaux auxquels nos troupes nous ont accoutumés, et il n'y a rien de particulier à en dire.

**

Sur le théâtre de la guerre en Russie, la nouvelle importante de ces jours derniers est celle de la prise par les Allemands de la forteresse de Kovno, sur le Niémen, au point où ce fleuve, après avoir coulé vers le nord, change à angle droit de direction pour couler vers l'ouest. La prise de Kovno est sans contredit un gros événement, parce que le mouvement offensif va en être facilité, tandis que la défensive russe perd un important point d'appui. Mais c'était aussi un événement prévu. Les Allemands avaient accumulé contre cette place une artillerie énorme, comprenant des pièces des plus gros calibres, dont les lourds projectiles ont écrasé les défenses. C'est le même moyen d'attaque qu'à Liège et à Anvers, et nous savons maintenant qu'il n'existe pas de maçonneries, pas de casemates, pas de coupes, qui puissent résister à ces formidables engins de destruction. Tous les ouvrages permanents attaqués de la sorte sont fatalement destinés à succomber, s'ils ne sont pas dégagés

par l'armée de campagne à laquelle ils servent de points d'appui. Or, l'armée russe, battant en retraite faute d'un matériel et d'une quantité de munitions équivalant à peu près à ceux des Austro-Allemands, ne peut pas s'opposer à la destruction des places. Nowo-Georgiewsk, qui a été investi, puis dépassé par l'ennemi de 150 kilomètres, était vouée au même sort, et vient de succomber aussi, après une héroïque résistance.

Pour l'armée russe, la question capitale n'est pas de conserver telle place forte, ni telle ligne stratégique, mais bien de se réserver elle-même, de rester autant que possible intacte, et de ne pas se laisser envelopper ni diviser. A cet effet, il est indispensable que ses victoires mêmes ne l'entraî-



LES PROVINCES BALTIQUES

nent pas à s'attarder sur des points d'où il lui serait ensuite difficile de se dégager, parce qu'ils resteraient en saillie sur l'ensemble du front et prêteraient par conséquent à l'enveloppement. C'était en dernier lieu le cas de Varsovie, très défendable d'abord, mais présentant peu à peu, par suite du mouvement en avant de l'ennemi, un saillant de plus en plus étroit et dangereux, les Allemands progressant d'une part, au nord, de la Narew sur le Bug, et d'autre part, au sud, entre ce même Bug et la Vistule. Les forces russes comprises entre les deux branches de la tenaille allemande ont su très habilement manœuvrer pour éviter que ces deux branches ne se referment sur elles, tout en ne cédant le terrain qu'au moment voulu, pied à pied, et en infligeant à l'ennemi de très lourdes pertes.

L'assaut de Kovno, malgré l'intense préparation d'artillerie, a exigé l'effort de treize divisions alle-

mandes, qui ont laissé sur le terrain une forte partie de leurs effectifs.

Aujourd'hui, la situation n'est pas encore très nettement définie pour nous, parce que le lachisme des dépêches officielles nous prive de beaucoup d'éléments d'appréciation. Au nord de Kovno, les Russes tiennent les Allemands en échec depuis Riga. La ligne de la Dwina, qui fait face au sud-ouest, paraît très solidement occupée par nos alliés; d'ailleurs, ils sont encore en avant de cette ligne et ont infligé aux Allemands des échecs sérieux, les obligeant à reculer sensiblement. Mais, au nord même de Kovno, nous ignorons ce qui se passe, tandis qu'à l'est de cette place l'ennemi paraît dès à présent se diriger sur Wilna. Si ce mouvement s'accroît, les forces russes de la Dwina peuvent devenir contre la gauche allemande une menace d'offensive. Nous ignorons encore, toutefois, quelle serait la valeur de cette menace, puisque nous ne savons pas quelles sont les forces respectives en présence, quel est leur état, quelle est leur situation en matériel et en munitions.

Au sud de Kovno, les Russes tiennent toujours le Niémen et sont même en avant de ce fleuve, dans des conditions qui depuis très longtemps n'ont pas sensiblement varié. Mais il est évident que si le mouvement de l'ennemi progresse vers Wilna et au delà, il ne leur est pas possible de se maintenir sur le Niémen, ni, à plus forte raison, entre le fleuve et la frontière de Prusse orientale. Il leur deviendrait même fort dangereux de s'attarder dans cette région.

En continuant vers le sud l'examen de la situation, c'est-à-dire en allant de la droite à la gauche russe, nous voyons le front établi depuis la place d'Ossowitz, qui tient toujours, jusqu'à celle de Brest-Litovsk, encore à peine abordée par les avant-gardes allemandes. Ce front est jalonné par Bielsk et la forêt Bialowieska, mis en état de défense. Il peut être solide, car il a été, paraît-il, préparé depuis longtemps. Il s'appuie à gauche au cours de la Pripet, à ses lacs et à ses forêts marécageuses, qui couvrent un vaste espace. De ce côté, il semble difficilement attaquant, tandis que le flanc droit peut être tourné par l'avance sur Wilna et au delà de cette ville dans la direction de Minsk. Donc, si les progrès de l'ennemi ne peuvent être maîtrisés dans cette direction, la retraite générale vers l'est s'impose, et avec elle l'abandon de Brest-Litovsk, qui, comme Nowo-Georgiewsk, devra être sacrifiée. Cette retraite est toujours à envisager et à exécuter en temps utile.

Alors, l'armée russe se repliera sur l'intérieur du pays, faisant le désert derrière elle, et offrant à l'ennemi l'alternative ou de s'arrêter, ou d'affronter les périls d'une campagne de 1812. Mais pendant que cette retraite, délicate à bien conduire, s'effectuera, d'importants événements pourront se passer autre part, qui hâteront la solution. Au moment où j'écris ces lignes, il serait prématuré de les envisager. Peut-être dans quelques jours, lorsqu'elles arriveront sous les yeux du lecteur, ces événements commenceront-ils déjà à se manifester. L'Allemagne est au point culminant de son effort; elle ne peut faire davantage, tandis que les alliés n'ont pas encore mis en œuvre toutes leurs ressources. Général BERTHAUT.

LE CHANGEMENT DE GARDE DU DRAPEAU DES CHASSEURS A PIED

(Voir nos photos pages 129 et 132)

C'est, on s'en souvient, à la cinquième compagnie du premier bataillon de chasseurs à pied, qu'est revenu l'honneur de s'emparer du premier drapeau allemand, appartenant au 132^e bataillon d'infanterie prussienne. Par une heureuse coïncidence, ce fait d'armes a été accompli au pays d'Alsace, à Saint-Blaise (15 août 1914), tandis que les Bavarois étaient refoulés du côté de Blamont et de Cirey, et que nous occupions Badonviller et Thann, où nous restons définitivement installés depuis lors.

A l'occasion de ce bel anniversaire, le drapeau des chasseurs a changé de garde, en passant du 10^e bataillon qui combat dans le nord, au bataillon d'alpins dont on suit avec un intérêt si passionné les vaillants exploits dans les Vosges, où ces braves contribuent si efficacement à nos incessants progrès dans la direction de la vallée du Rhin. Le drapeau sur lequel ils auront à veiller désormais, est décoré de la Légion d'honneur, depuis Solférino; de la médaille militaire, depuis l'an dernier, et il vient de recevoir la Croix de guerre. C'est, à l'heure actuelle, le plus glorieux de nos insignes puisqu'il réunit dans ses plis toutes les récompenses servant à honorer la valeur militaire.

Au cours de son transport d'un front à l'autre et avant d'être dirigé sur notre frontière est, le drapeau a fait une halte au grand Quartier-Général, dans le cabinet même du généralissime qui a tenu à lui faire décerner des honneurs supplémentaires en conviant les officiers de l'arme à le saluer.

La remise du noble emblème a donné lieu à une cérémonie profondément émouvante sous la pré-

sidence du général de Maud'huy, lorsque la garde du 10^e chasseurs le confia aux alpins dont les fanions formèrent aussitôt tout autour une garde d'honneur.

Ce fut un inoubliable spectacle et qui a fait passer un frisson d'héroïsme dans les cœurs, à l'idée que pour défendre ce symbole fragile et superbe qu'est le drapeau de notre France, chacun de nos soldats est prêt à sacrifier sa vie. A faire bonne garde, en tout cas, et la preuve en est faite, lorsque depuis un an l'ennemi n'a pu réussir à nous prendre un seul drapeau.

Nous, au contraire, outre l'étendard prussien que nous ont conquis nos chasseurs, nous en voyons flotter déjà six autres sous les voûtes de la chapelle des Invalides.

LA PERTE DE L' "ARABIC"

(Voir nos photos page 143)

Le torpillage de ce bâtiment, qui a coûté la vie à plusieurs passagers de nationalité américaine, va-t-il constituer enfin l'acte définitivement inamical que le président Wilson, cultivant l'euphémisme, attend depuis le désastre du « Lusitania », pour juger si, oui ou non, les dispositions du peuple allemand sont catégoriquement hostiles à l'égard de ses concitoyens?

La longanimité de ce chef d'état est en vérité, stupéfiante, lorsqu'on voit qu'à la suite d'un pareil attentat, il songe encore à envisager, soit une explication, soit une justification de la part de l'Allemagne. Autour de lui, une semblable manière de voir perd du terrain de jour en jour, et tandis qu'à la Maison-Blanche on ne désire point une rupture diplomatique avec le gouvernement

du Kaiser, et que l'on tempore en étudiant les moyens d'éviter cette rupture, de façon honorable, le sentiment national s'achemine à un enervement plus sensible d'heure en heure, surtout depuis que, d'après les rapports consulaires contenant les dépositions des survivants, on a la preuve qu'aucun avertissement préalable ne fut donné au navire torpillé. En fin de compte, on estime qu'il ne faut plus tergiverser et que le moment est venu de prendre un parti. Sans doute cette unanimité d'opinion influera-t-elle sur les décisions présidentielles sans qu'il soit besoin d'une catastrophe nouvelle pour démontrer que, dans la circonstance, la patience est inopportune et ne peut qu'encourager les séides de Guillaume II à en abuser en renouvelant leurs forfaits.

L'« Arabic » était un magnifique bâtiment de 15.000 tonnes. Ayant quitté Liverpool le 18 août, à destination de New-York, il transportait 132 passagers de première et 49 dans la classe inférieure. Hommes d'équipage et officiers étaient au nombre de 243.

Dans la matinée du 19, on aperçut au large le vapeur anglais « Dunsley » qui sombrait.

Tout aussitôt, pris de panique, les passagers de l'« Arabic » se précipitèrent à la recherche des ceintures de sauvetage, et quelques secondes après une torpille atteignit leur navire.

Le sauvetage fut rapidement organisé, et des quatre cent vingt-trois personnes qui se trouvaient à bord, cinq seulement ont disparu.

Onze minutes exactement après le moment de l'attaque l'« Arabic » s'engloutissait lentement sous les flots.

L'acte inamical était accompli.

Puisse-t-il paraître suffisamment concluant à M. Wilson pour qu'il s'oppose à une récidive.

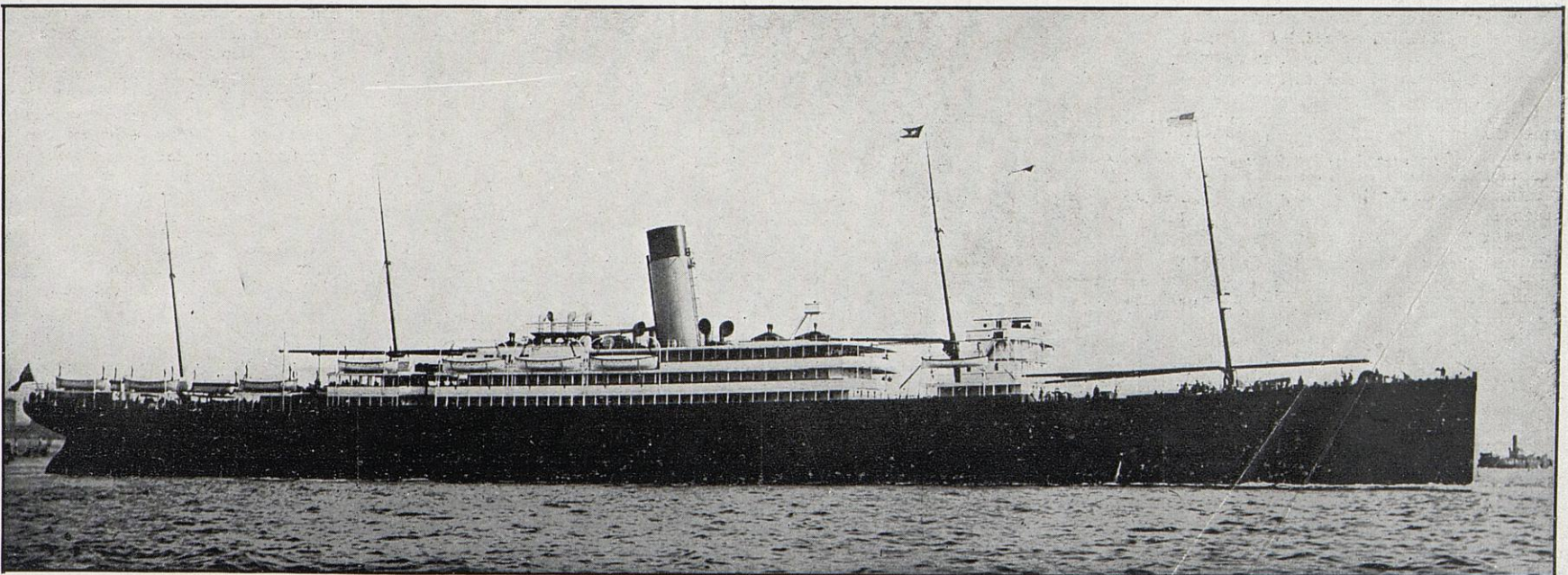
A. B.



LES VICTIMES DE L'ALLEMAGNE

Des enfants, des petites filles inoffensives, arrachés à la mer par la vigilance des marins britanniques sans que les auteurs du naufrage leur prêtassent le moindre secours. A l'heure actuelle, on est sans nouvelles de la mère et d'une autre sœur de ces fillettes qui ont probablement péri dans le naufrage de l'*Arabic*. (*Gott mit uns*, chante l'Allemagne!)

Des neutres, des citoyens américains jetés à la mer, sans avertissement, à l'heure même où le gouvernement des Etats-Unis proteste contre les violations du droit des neutres sur mer. Ces pauvres gens ont été sauvés par miracle ; ils ne possèdent plus que ce qu'ils ont sur eux... L'Allemagne crie victoire et acclame ses marins, héros de ce haut-fait!



L'ARABIC. — Ce grand paquebot anglais, de la White Star, a été torpillé par un sous-marin allemand le 19 août, près de Fastuet, sur le littoral de l'Irlande, faisant route de Liverpool à New-York. Il avait à bord 170 passagers de deuxième et troisième classes (parmi lesquels 26 américains) et 250 hommes d'équipage. Six passagers et trente huit matelots ont péri. Sur les six passagers deux au moins étaient américains. Ce nouveau crime allemand a soulevé le dégoût de l'Amérique unanime et fait l'objet d'une demande d'explications du gouvernement de Washington à celui de Berlin. Jamais les relations n'ont été si tendues entre les deux pays. Il semble que le Président Wilson ne se contentera plus cette fois des réponses à côté auxquelles excelle la diplomatie teutonne,

UN NOUVEAU CRIME ALLEMAND SUR MER

LES LIVRES NOUVEAUX

M. Ed. Champion vient de publier en une édition fort élégante quelques pages de M. Anatole France dont la vente est destinée à l'Œuvre des mutilés de la guerre. Il n'y a là que des fragments, des morceaux en apparence assemblés au hasard, parmi lesquels plusieurs sont charmants, peuvent compter au nombre des meilleurs de l'auteur du *Lys Rouge*, sont caractéristiques de l'état d'âme que nous devons à la guerre et qui marque peut-être l'avènement de temps nouveaux.

Sur la Voie Glorieuse où il s'est engagé, M. Anatole France aurait-il trouvé son chemin de Damas ? Avec quelle joie nous écoutons le confident de Jacques Tournebroche proclamer : *Nous sommes unanimes à combattre jusqu'à la victoire finale. Pour moi si j'apprenais que des Français se laissent séduire par le fantôme voilé d'une paix hideuse, je demanderais au Parlement de déclarer traître à la Patrie quiconque proposerait de traiter avec l'ennemi tant qu'il occupe une partie de notre territoire et celui de la Belgique.*

M. Anatole France nous avait accoutumés à d'autres paroles. C'était au temps où l'illustre académicien composait sa *Vie de Jeanne d'Arc*, où il se plaisait à deviser sous l'Orme du Mail en compagnie de M. Bergeret et de son disciple Robin, à revêtir aussi le costume ecclésiastique de Jérôme Coignard, à édicter des maximes, des apophtegmes qui parurent à beaucoup condamnables et scandalisèrent plusieurs. Le jeu serait cruel et, en la circonstance, déplacé, de rapprocher les discours que tient aujourd'hui M. A. France de ceux qu'il prononçait naguère en souriant, car l'auteur des *Dieux ont soif* a fréquemment souri au cours de son existence, si souvent qu'à la longue son sourire s'est contracté en une sorte de grimace au fond de laquelle il y a de la tristesse et j'ose ajouter presque de la souffrance. C'est le châtement des railleurs d'être condamnés à ne plus s'enthousiasmer. Swift, Sterne et plusieurs de leurs congénères l'ont bien prouvé. La guerre qui a opéré tant de miracles aura eu, entre autres effets, celui

d'éclairer les yeux les moins lucides, de faire entendre les sourds volontairement obstinés à ne point ouïr. Constatons ce résultat, réjouissons-nous-en, il est un adoucissement à nos actuelles souffrances, un allègement à nos angoisses présentes. Renan a, jadis, proclamé le droit, au moins pour tout esprit élevé, de se contredire et la thèse ne manque ni d'importance, ni de saveur soutenue par l'historien philosophe des *Origines du Christianisme*. V. Hugo avant lui tenait en vers un langage presque identique. Il y a, du reste, moins de versatilité qu'on ne le suppose dans les idées et par conséquent l'œuvre de M. A. France. Ses évolutions lui ont valu tour à tour la haine ou les bonnes grâces de ses amis et de ses adversaires. Les uns et les autres ont eu tort, M. A. France restant, si l'on y regarde de près, logique avec lui-même. Qu'importe, au surplus ? Ne sommes-nous pas à cette heure unis dans une semblable pensée, un identique sentiment, une pareille intention ? Remercions la grâce adorable de la Providence qui a voulu ces choses et, oubliant que par l'étude de l'Histoire le constructeur du *Mannequin d'Osier* s'est persuadé qu'il n'y avait guère d'héroïsme que chez les vaincus et dans les déroutes, répétons-nous le noble cri qu'il jette à la page 53 de son récent volume : *J'ai vécu parce que j'ai espéré. Apprenez de moi cette sainte espérance qui sauve la Patrie.*

Aux amateurs d'art je recommande un album de M. Marcel Cosson : *L'armée britannique*, édité à la galerie Reitlinger. M. Cosson fait défiler le contingent de nos alliés depuis les cavaliers hindous jusqu'aux soldats gourkas en une suite d'alertes et nerveux croquis, de dessins enlevés d'un crayon ferme, viril, héroïque et qui, cependant, garde quelque chose de la grâce à laquelle cet artiste nous avait habitués. M. Cosson, — avant les hostilités, — se plaisait à un genre bien différent de celui qu'il pratique actuellement et il aimait volontiers s'attarder aux longues rêveries des soirs, aux fêtes d'élégance, à toutes les féeries de la capitale. La guerre nous réserve de perpétuelles surprises, celle-ci est des plus heureuses.

Paul d'ABRES.

LA SEMAINE

Les temps sont passés où le poète con-viait l'âme à s'incliner sur le mystère des choses et le travail obscur des sillons. « Si tu te penches sur la terre — tu entendas le bruit des semences qui germent ». L'oreille aujourd'hui perçoit d'autres rumeurs. C'est l'heure où la terre de France vibre et trépide de toutes ses usines, bourdonne de tous ses tours, rutile et s'embrace de tous les métaux en fusion, où, dans une vie ardente, exaltée — méthodique — se créent chaque jour les plus terrifiants engins de mort. La marine réclame des sous-marins, la guerre des obusiers et des explosifs, l'aviation des aéroplanes. Les usines se construisent au son du canon (nous avons renoncé à la lyre), les cheminées des hauts fourneaux s'élèvent comme les colonnes d'un temple à la victoire.

Nous avons depuis un an assisté à la fin violente de tant de rêves, reçu le coup de tant d'émotions que l'étonnant — et le détonant — le formidable et l'héroïque sont devenus la texture et l'élément de notre existence quotidienne. Ce naturel, c'est l'exception, l'in vraisemblable, l'impossible. C'est pourquoi il nous est difficile de voir et d'admirer les événements sous leur « angle historique ». Avec le recul des années ce moment à la guerre prendra au regard de nos arrière-neveux, des positions fabuleuses. Ainsi nous apparaissent certaines grandes heures de la Révolution. Il est émouvant et salubre de relire à ce propos l'appel que le Comité de Salut public, après la prise de Valenciennes et de Condé, adressait à la nation française :

« Jusqu'au moment où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées.

« Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront les armes et transporteront leurs subsistances, les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux, les enfants mettront le vieux linge en charpie ; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, la haine des rois et le dévouement de la République. « Les maisons nationales seront converties en casernes, les places publiques en ateliers d'armes ; le sol des caves sera lessivé pour en extraire le salpêtre.

« Les armes de calibres seront exclusivement confiées à ceux qui marcheront à l'ennemi ; le service de l'intérieur se fera avec les fusils de chasse et l'arme blanche.

« Les chevaux de selle seront requis pour compléter les corps de cavalerie, les chevaux de trait, autres que ceux employés à l'agriculture, conduiront l'artillerie.

« Le Comité de Salut public est chargé de prendre toutes les mesures pour établir, sans délai, une fabrication d'armes de tout genre, qui réponde à l'état et à l'énergie du peuple français ; il est autorisé, en conséquence, à former tous les établissements, manufactures, ateliers et fabriques qui seront jugés nécessaires à l'exécution des travaux, ainsi qu'à requérir pour cet objet, dans toute la République, les artistes et les ouvriers qui peuvent concourir à leur succès... »

J'écoute. Il faudrait que nos enfants récitassent comme des prières ces pages souveraines. On y retrouve la physiologie éternelle du pays « à la voix du canon d'alarme ». Il y a là, en effet, tout ce qui nous unit aujourd'hui, tout ce qui nous étreint et nous transporte — l'âme même de la Patrie.

Cependant un avion, très haut dans le ciel, survole « la ville imprenable de Venise ». Quelle tentation pour les Austro-Boches cette cité d'art toute enluminée de siècles et de gloire, qui roule tant d'histoire dans ses lagunes. Lieu fidèle des rêves et des cœurs, lieu de beauté, quelle proie illustre et merveilleuse pour le barbare. Mais l'Italie fait bonne garde. Les pigeons de Saint-Marc qui s'épluchent au soleil n'ont même pas connu l'inquiétude du taube. L'avion ne tuera ni le loisir, ni le songe. Il passe, s'évanouit comme un nuage tandis que l'Allemagne plante des clous dans le buste colossal de Hindenburg... Plante bochie, pousse des hoch, fais rugir les acclamations et les fanfares, nous savons, nous, que le marteau résonne sur un cercueil.

J. DE BARONCELLI.

ÉCHOS

NOUVEAUX BONS MUNICIPAUX

En rouvrant ses guichets à la souscription contre espèces des 58 millions de francs de *Bons Municipaux* la Ville de Paris était assurée de répondre aux besoins de sa clientèle ordinaire.

Ce qu'il faut considérer, en effet, dans les nouveaux titres émis, ce sont les divers avantages qu'ils comportent. Leur échéance à six mois ou à un an convient à toutes les catégories de placement. Leur taux d'intérêt, exempt de tous impôts de toutes charges, fixé à 5 fr. 25 0/0 par an pour les Bons à six mois et à 5 fr. 50 0/0 par an pour ceux à un an, constitue un rendement très intéressant. D'autre part, leurs diverses coupures de 100, 500, 1.000, 10.000, 100.000 et 1 million de francs les mettent à la portée de tous. Enfin, il faut ajouter que le droit de souscription par préférence aux emprunts que la Ville de Paris pourra avoir à émettre avant leur échéance est à prendre en sérieuse considération, car ces emprunts seront émis à des conditions certainement des plus favorables pour les prêteurs.

A L'HOPITAL DES MUNICIPALITÉS CANADIENNES

L'Hôpital des Municipalités canadiennes installé dans la Clinique du docteur Charles Bonnet a été visité cette semaine par Mme Raymond Poincaré.

Mme Poincaré a été reçue à la porte de l'Hôpital par le docteur Charles Bonnet, médecin-chef et Mme Charles Bonnet, M. Georges Delavenne, conseiller municipal, administrateur et le médecin inspecteur Dziéwonski, directeur du Service de santé de Paris.

Le corps des troupes canadiennes était représenté par le major Barré et le lieutenant aviateur Barlatier que Mme Poincaré s'est fait présenter.

Mme Poincaré a parcouru toutes les salles s'arrêtant auprès des blessés et prodiguant à chacun des paroles réconfortantes.

Le docteur Charles Bonnet a prononcé une allocution. Mlle Lapeyrette de l'Opéra a chanté la « Marseillaise » et la « Marche Lorraine ».



Mme Poincaré visite l'hôpital des municipalités et de la presse canadiennes installé, comme on sait, à la clinique du D^r Ch. Bonnet.

Un blessé, le sergent Guérin, est venu dire une poésie de sa composition. Mme Poincaré a fait distribuer des souvenirs aux blessés.

LES BELLES FAMILLES

Le général commandant le ...^e corps d'armée vient de transmettre à M. le Préfet de la Somme, avec avis favorable, une demande de secours pour une dame Dehen. On verra que cette brave femme a bien droit à une subvention de l'Etat. Mme Dehen née le 17 juillet 1848, à Montsures, canton de Conty, arrondissement d'Amiens, se maria le 17 mars 1868 avec le sieur Lefèvre Henri-Achille.

De cette date au 12 janvier 1891, jour où mourut son mari, c'est-à-dire en 22 ans et 9 mois, elle eut 29 enfants nés

viables. Vous entendez bien 29. Mais ce n'est pas tout. Mme Dehen se maria le 12 décembre 1894 au frère de son premier mari et elle eut une fille.

Donc Mme Dehen a eu 30 enfants nés viables. Il lui en reste à l'heure actuelle 11 vivants.

5 de ses fils et 4 de ses gendres sont au front. Elle est veuve pour la deuxième fois et dans une gêne profonde.

Espérons qu'une prompte satisfaction lui sera donnée. Elle a bien mérité de la Patrie.

POUR LES PERMISSIONNAIRES

Le Président du Comité général des Associations de la Presse Française, ému de la situation d'un trop grand nombre de soldats permissionnaires dénués de toutes ressources, a adressé à M. le Ministre de la Guerre la lettre suivante approuvée par ses collègues du Syndicat de la Presse Parisienne :

Paris, le 19 août 1915.

« Monsieur le Ministre,
« Le Syndicat de la Presse Parisienne a été informé que certains soldats permissionnaires, étant privés de ressources, ne pouvaient jouir de ce court repos bien gagné. Il a pensé qu'il pourrait, sans attendre la tombola du 26 septembre, faire les avances nécessaires pour venir en aide aux permissionnaires nécessiteux.

« Le Comité m'a chargé d'avoir l'honneur de vous demander si vous acceptez notre intervention et si vous voulez bien nous donner les renseignements utiles pour réaliser notre projet.

« Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

« Le Président du Syndicat,

« Jean DUPUY. »

Le soir même, le Ministre de la Guerre a répondu par la lettre suivante :

Paris, le 19 août 1915.

« Monsieur le Président,
« Vous avez bien voulu me demander, par votre lettre du 19 août, si j'acceptais l'intervention du Syndicat de la Presse Parisienne, qui désire faire les avances nécessaires pour venir en aide aux permissionnaires sans attendre la « Journée Tombola » du 26 septembre.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'approuve très hautement votre heureuse initiative et que tous les renseignements utiles vous seront fournis par mon Administration pour réaliser votre projet.

« Agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

« MILLERAND. »

Le Comité du Syndicat de la Presse Parisienne s'occupe activement de réunir les renseignements nécessaires pour venir en aide aux permissionnaires nécessiteux.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.